

Le supplice des feuilles

Je ne veux pas tourner autour de ce pot-ci ou de ce pot-là. Je vais dire les choses en toute franchise : je ne suis pas un pervers. Je n'ai jamais eu pour habitude de fréquenter des prostituées ou d'autres femmes de ce genre. Pas une seule fois, je n'ai fait une remarque salace à une femme, ni laissé entrevoir un acte équivoque à quiconque d'autre que ma femme. J'ai toujours été fidèle à Lata et elle ne manquera sûrement pas de l'attester, où qu'elle repose à présent. Je viens d'une famille honnête ; j'ai une bonne place dans la communauté ; j'ai les mains propres.

Malheureusement pour moi, je suis amoureux de ma belle-fille.

Et c'est de l'amour, sans aucun doute. Il est nécessaire de dire cela pour contester l'évidente conclusion : la terrible situation dans laquelle je me trouve est une affaire de désir et de libido. Le problème c'est la société qui a, par-dessus tout, l'esprit mal tourné. Aux gens qui diront : regardez-moi ce sale cochon, aucune honte, comment peut-il penser à une chose pareille ? voici ce

que je répondrai: regardez mes antécédents et mes intentions, regardez ma réputation. Un tel examen ne peut aboutir qu'à un casier judiciaire vierge. Mais par malchance, les choses ne sont pas si simples.

Tous les matins, Meera et moi nous nous asseyons sur la véranda pour prendre notre café, exactement comme nous le faisons, Lata et moi, à l'époque où nous allions à Kodaikanal. Meera parcourt le journal des yeux, moi, c'est elle que je parcours des yeux, pourtant en aucune façon qui pourrait la mettre mal à l'aise. Mon fils Vikram se lève généralement tard, nous ne sommes donc que tous les deux, à part Venu qui fait des va-et-vient à la cuisine en courant. Ce garçon ne marche jamais.

Une vieille femme vient de temps en temps faire le nettoyage et balayer, mais Dieu seul sait ce qu'elle fait réellement quand elle est là. Venu prépare presque tous les repas. Meera n'est pas du genre femme d'intérieur, mais ce n'est pas un problème parce qu'elle n'en a jamais eu la nécessité; pas plus qu'il n'y en aura jamais la nécessité, j'en suis sûr.

Meera froisse le journal et lit à haute voix un intéressant potin: «Le directeur prend la fuite avec une étudiante ainsi qu'avec la cuisinière de l'établissement.»

Puis elle m'adresse un petit sourire et secoue la tête avec cet air de dire: que vont encore bien faire les gens? Sourire qui signifie également: et nous, qu'allons-nous encore bien faire?

Un bon moment après notre deuxième tasse, quand le journal a glissé sur le sol et que Venu a filé au potager, nous sommes toujours assis là à observer les coteaux.

Nous n'avons pas plus besoin l'un que l'autre de rester ici ainsi, mais nous le faisons quand même, empreints d'un sentiment entre émotion et inquiétude.

«Il faut vraiment que j'aie prendre mon bain et que j'attaque la journée, dit-elle souvent, sans bouger.

— La journée ne va nulle part», dis-je.

Dans quelques semaines les pluies seront là et l'eau cinglera chaque façade du pavillon. Je suppose qu'alors nous devons retourner à l'intérieur. Mais je ne vais pas y penser; pour l'instant le soleil illumine les versants des collines, les théiers sont tellement verts que c'en est douloureux.

J'ai dit que mes sentiments ne se fondaient pas sur le désir charnel et je le maintiens. Mais il faut ajouter que Meera est belle. Parfois, quand elle est perdue dans son propre monde, son visage me rappelle l'une de ces reines des tragédies des années cinquante. L'expression est un peu boudeuse, le menton résolu est baissé, une mèche folle est ramenée derrière l'oreille. Puis nos regards vont se rencontrer, je vais dire quelque chose à propos de Venu ou de la fichue brume qu'il y a ici en permanence et sa bonne humeur revient, le rire surgissant de ses yeux. Cette semaine, son vernis à ongles s'est écaillé: ça lui donne un air un peu intrépide, un peu espiègle. J'imagine très bien ses mains en train d'immobiliser mes poignets tandis que ses cheveux frôlent mon visage.

Trois ou quatre tuiles sont tombées du toit. Aujourd'hui de bonne heure, tous les robinets ont crachoté sans raison, puis ils ont vomi un filet boueux.

Il y a une fuite quelque part et le bruit d'eau qui goutte continue toute la nuit. Je ne vais pas encore mentionner ces choses-là à Vikram, ça ne fera que l'ennuyer.

Partout dans la maison il y a des choses qui semblent avoir été laissées par les précédents occupants. Il y a un landau cassé dans la réserve derrière la cuisine. Un portrait de femme caressant une biche ramasse les toiles d'araignée sur l'étagère supérieure de ma chambre. Une batte de cricket sert de butoir de porte.

Et l'odeur du thé, en permanence. Il y a des paquets de poussière de thé entassés dans la réserve. Les boîtes de qualité pour l'exportation tombent du placard de la cuisine. Des sacs de toile remplis de feuilles sont posés dans un panier sur le buffet et il y a encore du thé dans ses tiroirs. Cette odeur rappelle celle du pain brûlé ou de la sciure ou du bois mouillé. Je ne supporte pas ce truc.

Ma maison de Coimbatore était très différente. Plus petite, bien sûr, mais mieux rangée. Je l'ai vendue il y a deux ans et je suis venu vivre ici. Vikram a appris qu'une usine chimique avait obtenu l'autorisation de s'implanter à cinq kilomètres de là où j'habitais. Il m'a vivement recommandé de vendre avant que les prix ne s'effondrent. Je ne peux pas lui en vouloir de chercher à préserver son héritage. Alors je l'ai vendue, j'ai placé l'argent sur un compte de dépôt à terme et maintenant je moisiss ici au pays du thé.

Vikram est régisseur de la plantation de thé depuis près de trois ans. Il n'est presque jamais à la maison et passe la plupart du temps à essayer «de dynamiser l'entreprise,» comme il aime l'annoncer à chaque visiteur. D'après lui, les cueilleuses sont paresseuses, les superviseurs sont des tricheurs et les fournisseurs de carburant

sont des racketteurs. Il m'explique ces choses comme si j'avais l'impression que diriger une entreprise, c'est pareil que jouer au cricket dans la rue.

«Nous pourrions être victimes d'une crise politique à l'autre bout du monde, de la mode au Japon, des revenus en Russie. Il faut vraiment toujours avoir l'œil sur la balle dans ce jeu, dit-il il y a quelques matins de cela.

— Quand les Russes deviendront riches, je suis sûr que la première chose dont ils rêveront ce sera une tasse bien chaude de Nilgiri *chai*, dis-je.

— Tu crois? Et quand tu travaillais à la banque et que tu accordais un emprunt de trente mille roupies à un employé pour financer le mariage de sa fille, quelles considérations internationales avais-tu alors en tête?

— Vikram, s'il te plaît», dit Meera.

Il hausse les épaules et sort sur la véranda, en appelant à tue-tête l'un de ses employés.

La plantation appartient aux Sisodia et ils sont le centre de notre univers ici, même si parfois on ne les voit pas pendant des mois. Le vieux Sisodia, que dire de plus de lui? Je crois que même Dieu craint de lui signaler qu'il lui reste très peu de tours de batte. L'aîné des fils Sisodia s'intéresse à d'autres branches de leurs affaires: les plastiques et le ciment. Le cadet des fils Sisodia est en charge du sucre et du thé. J'ai fait remarquer qu'il ne lui restait plus qu'à acheter une ferme laitière et il serait alors paré, mais Vikram n'a même pas ri. Ce garçon pense que les Sisodia sont des dieux.

Il y a aussi un neveu Sisodia, et c'est lui qu'on voit le plus. Il vient ici en jeep; il porte toujours des lunettes de soleil, même quand l'après-midi est complètement embrumée. Lorsqu'il est là, on voit encore moins Vikram. Ils disent qu'ils vont à Coonoor pour

des rendez-vous et des ventes aux enchères et puis ils ne reviennent qu'au bout de plusieurs jours. Ils jouent au golf. Ils font de l'équitation. Je suis sûr que Vikram aura raconté qu'il monte depuis la nuit des temps. J'ai appris que beaucoup de choses de son passé s'adaptent aux attentes de la famille Sisodia.

Il y a quelques nuits, j'étais au lit à écouter ce fichu bruit d'eau qui goutte. J'ai cru que compter lentement pendant l'intervalle entre chaque goutte m'endormirait. Mais cela n'a fait que m'empêcher davantage de trouver le sommeil. Je me suis retrouvé angoissé à l'idée que la goutte n'arrive pas à temps. Alors je me suis levé pour aller dans la salle de bains. Dans le couloir, j'ai aperçu un rectangle de lumière provenant de leur chambre. J'ai marché jusqu'à la porte. Dans l'interstice entre les gonds, j'ai vu ce que Vikram cache au monde.

Il dormait sur le dessus-de-lit, la chemise toujours rentrée dans le pantalon, le bruit de ses ronflements, râpeux et fâché. Meera était assise de son côté, la tête appuyée contre le mur. Un livre était ouvert sur ses genoux, mais ses yeux étaient fermés. Sa tresse pendait d'un côté, s'arrêtant à l'endroit où les boutons de sa chemise de nuit commençaient. Ce n'était pas une femme endormie ; c'était une femme dans l'incertitude.

J'ai été mari. Je sais qu'il y a des secrets cachés au monde, d'autres vies dans le noir. Mais Meera est une femme exceptionnelle et elle ne mérite pas d'être traitée d'une manière aussi moche. Regarde-toi Vikram, pensai-je, regarde cet homme de premier ordre. Un homme qui rentre chez lui tellement ivre qu'il ne peut même

pas parler à la femme qui a passé la journée assise sur la véranda à se demander à quoi aurait ressemblé sa vie en un lieu très éloigné de ce coin perdu. La tête de Meera ne s'est affaissée ni sur le côté, ni vers l'avant pendant que j'observais. C'est ainsi que j'ai su qu'elle était éveillée. Je crois qu'elle a senti ma présence et pourtant elle n'a pas bougé. Elle a laissé la porte entrouverte et la lumière allumée pour moi, au mépris de l'haleine aigre de son mari.

Je me suis retiré. Dans la salle de bains, j'ai regardé mon visage, solidement planté au-dessus de mon pyjama trop grand. Un homme de mon âge peut bien se permettre de batifoler dans sa tête une dernière fois. « Permits-moi, Meera, me dis-je : qui est-ce que ça dérange ? » Ce n'est pas comme s'il allait effectivement se passer quelque chose.

Tout bonheur n'est pas nécessairement grand. Lata le savait et je ne doute pas que c'était une certitude qu'elle avait avant même que nous soyons mariés. J'ai refusé promotion après promotion parce que je ne voulais pas être transféré dans un trou perdu tous les deux ou trois ans. Je ne voulais pas être mêlé aux affaires de la direction. Je faisais ce qu'on me demandait et ça me convenait ainsi. Cela ne nous a pas diminués.

Quand Lata et moi sommes allés à Kodaikanal, le dernier jour nous avons décidé de prendre un café dans un hôtel chic. Personne n'était assis à la table voisine de la nôtre, seul un chien dormait sur un fauteuil. Près d'une demi-douzaine de coupes en argent étaient disposées sur une nappe blanche, certaines presque pleines d'un dessert crémeux, commandé, mais pas mangé. Divers

membres du personnel de l'hôtel traînaient autour de la porte du restaurant, pourtant on nous a bel et bien laissés attendre un bon moment. Nous n'y avons pas attaché d'importance puisque ça nous donnait largement la possibilité de profiter de notre environnement : les immenses fenêtres ouvrant sur la pelouse, les mètres de velours rouge, la cheminée.

Un serveur coiffé d'un turban a fini par venir prendre notre commande ; on aurait dit qu'un oiseau géant était assis sur sa tête. Au moment où il s'éloignait de nous, une femme est entrée dans le restaurant pour récupérer le chien. La masse de ses cheveux formait une étrange sculpture et elle portait une veste à poils noirs.

« Chikita », dit-elle.

Sa manière de balancer ses larges hanches m'a rappelé la démarche d'un sanglier.

« Chiki-liki-tiki-ta. »

Le chien a sauté du fauteuil et ils sont sortis ensemble du restaurant : le chien et le sanglier.

Quand le café est arrivé, il était cher, tiède et insipide. À peine capables de dissimuler nos ricanements, Lata et moi avons quitté le restaurant. Nous étions comme de jeunes enfants. Et nous avons flâné en direction du lac, comme si nous étions seuls à connaître un précieux secret.

Voilà donc ce que nous étions. Les dîners dansants étaient pour les gens dans les films. La première fois que j'ai goûté à la bière, j'avais la quarantaine. Les seules personnes de nos vies étaient nos parents et nos voisins. Dans notre maison, il y avait un peu de passage, il y avait les fêtes, je trouvais qu'on s'amusait bien. Mais tout ceci n'a aucune valeur pour Vikram. Tout ce qu'il voit, c'est que j'ai partagé le même bureau dans la même banque

pendant vingt ans et qu'un soir à son club, j'ai confondu Canada et Canberra.

Pour venir à cette plantation il faut quitter Coonoor par la NH67, la route de Mettupalayam, et prendre sur la gauche après le panneau indiquant le monument à l'armée. Puis juste après le bâtiment de la coopérative des femmes Lakshmi Devi, il y a une petite route, trop étroite pour que deux véhicules puissent se croiser. La route monte en passant au milieu des grévilliers et des eucalyptus. Deux, trois kilomètres plus loin une pancarte indique la direction de Greencrest Tea Estate. Les planteurs qui vivent sur cette plantation sont nos voisins les plus proches, un couple on ne peut plus lugubre dont Vikram recherche la compagnie quand il s'ennuie trop. L'homme marmonne et on dirait qu'il poudre son visage ; la femme exhibe d'énormes dents jaunes quand elle rit et elle ne cesse de renverser de la nourriture sur ses vêtements. Après le tournant de Greencrest, la route se rétrécit davantage et il reste encore six ou sept kilomètres avant de s'arrêter devant notre haut portail métallique.

Meera et moi avons joué au rami toute l'après-midi. Je n'apprécie pas particulièrement ce jeu. Mais nous pouvons poursuivre notre conversation autour de la routine des cartes. Je porte mon pull marron, celui qui est chic.

« On dirait que ça se dégage dehors, lance Meera. Si on allait faire un tour ? »

— Non, je crois qu'il vaut mieux laisser tomber aujourd'hui. J'ai comme une lourdeur dans la poitrine.

— Peut-être demain alors. Allez, montrez vos cartes. »

Elle abat une carte, puis elle étale toutes les autres, ses élégants doigts posés entre nous sur le canapé.

«Je crois que tu essayais tout simplement de me distraire avec tout ton bavardage à propos de balades. On ne compte pas les points de ce jeu.

— C'est vous le bavard, *appa*. Non seulement on va compter les points, mais on va les doubler comme pénalité parce que vous avez essayé de tricher.

— Qui est le tricheur à ton avis ? »

Elle rit et commence à ramasser les cartes.

Je lui attrape la main pour l'arrêter. Nos mains sont unies, ma paume recouvre ses articulations, la chaleur passe entre nous. Mes doigts se recroquevillent et s'enfoncent dans sa peau tendre. Je fais remonter mon pouce tout au long de son petit doigt, de la façon la plus naturelle.

Elle se lève et les cartes tombent de ses genoux. J'essaie de lui reprendre la main, mais elle la dégage. Même si mon cœur bat à tout rompre, je me console de voir qu'elle n'a pas l'air fâchée. Son visage ne révèle ni dégoût, ni honte, ni colère. C'est quelque chose de complètement différent que je n'arrive pas à situer.

«Venu, appelle-t-elle, en se dirigeant vers la cuisine. Venu.»

Je ramasse une à une les cartes tombées par terre, en les détachant du sol. Je regarde les deux visages du valet de trèfle. Ils me regardent en retour.

Vikram semble d'humeur étonnamment bonne, ce soir. Ce qui me porte à croire que Meera ne lui a rien dit. Ils partent au club pour rencontrer un goûteur de

thé allemand, une sorte de champion du monde de la profession.

«Tu sais, *appa*, ça fait tellement plaisir de rencontrer quelqu'un qui sait vraiment de quoi il parle, surtout quand tu partages les mêmes passions», dit Vikram en nouant sa cravate.

Je ne sais pas de quelles passions il parle, mais je présume que c'est du thé, puisque c'est ce à quoi ce pauvre Allemand consacre sa vie de goûteur. Pour autant que je sache, Vikram s'est toujours fichu du thé. Je crois que c'est encore le cas. Si les Sisodia lui offraient un poste plus élevé dans une compagnie d'assurance ou dans l'automobile, il s'y précipiterait avant que les mots n'aient fini de sortir de leurs bouches. Mais ce pauvre Allemand ne le saura jamais.

«J'ai rencontré Jürgen et sa femme chez les Sisodia à Londres, dit Vikram. Un couple charmant.»

Meera n'a pas dit un mot depuis qu'elle est sortie de la pièce, en tenue de dîner. Elle porte un sari rose, bordé d'argent et ses cheveux sont relevés, ce qui fait paraître son cou long et royal. Tandis que Vikram se démène avec ses lacets, elle avance jusqu'à la fenêtre. La nuit est déjà d'un noir absolu et Venu a éclairé la véranda. Son corsage est très décolleté dans le dos : l'arrondi me fait tourner la tête. Il y a à peu près l'espace de deux mains de peau au-dessus de la fermeture – un nœud complexe d'où pendent des glands argentés.

Je suis maintenant certain qu'elle n'a rien dit à Vikram. Elle a décidé de laisser passer les choses – une défaillance dans la tête de son beau-père, momentanée et sans gravité. Peut-être qu'elle n'en a même pas perçu le caractère anormal. Ces choses arrivent : un frôlement ou un choc ou un ébranlement.

Le parfum qu'elle porte dans les grandes occasions est dans l'air.

« Son anglais est excellent. Bien entendu, il connaît tout le jargon », dit Vikram en souriant dans le dos de Meera.

Elle ne se retourne pas.

Ces spécialistes du thé croient avoir inventé un langage. Ils aiment expliquer au néophyte le sens de « second éclat », comment le produit peut devenir « caisseurs » quand il est imprégné de l'odeur des caisses d'emballage ; expliquer que quand l'eau bouillante est versée sur le thé, l'agitation de la tasse est « le supplice des feuilles ». Pour s'assurer que tu comprends, ils te le disent deux fois et puis une troisième.

« Chérie, on y va ? »

Vikram est prêt. Meera approuve d'un signe de tête et se dirige vers la porte. Le sang me monte à la tête. Elle ne va pas partir sans me dire bonne nuit, sans me donner la moindre indication.

« *Appa*, on te retrouve demain matin. Si tu as besoin de café ou de quoi que ce soit, tu peux réveiller Venu et lui demander de le préparer. Tu sais ce qui s'est passé la dernière fois », dit Vikram.

Elle arrange son châle dans l'embrasure de la porte. Je me lève et j'avance d'un pas. Ça va lui rappeler que je suis là, qu'il ne me faut rien qu'un regard.

« Et ne touche pas aux loquets. On va verrouiller de l'extérieur. »

Elle est à présent à côté de la balustrade. Je me retiens de l'appeler.

Vikram tapote les poches de sa veste et sort. La porte se referme et j'entends ses talons s'éloigner sur les planches de la véranda.

Lata a traversé un moment difficile après la mort de sa mère. Je ne mesure que maintenant combien ça a été dur. Un soir, je revenais à la maison et pas une seule lumière n'était allumée. Chose d'autant plus surprenante que c'était la veille de Dipavali. Dans la rue, seule notre maison était ainsi : un trou là où il y aurait dû y avoir un foyer.

L'intérieur était encore plus obscur. Vikram était chez des voisins. Lata était allongée sur notre lit, les bras croisés sur le visage. J'ai secoué son épaule.

« Je ne dors pas, dit-elle.

— Tu es malade ? »

C'est tout juste si j'entendais ma voix à cause du bruit des feux d'artifice qui crépitaient et détonaient d'un bout à l'autre de la rue.

« Je ne peux pas me lever », dit-elle.

J'ai cru qu'elle voulait dire qu'elle avait un problème de dos ou de jambes. Je lui ai demandé si elle avait besoin d'aller à l'hôpital.

« Ça fait des mois que j'essaie de me lever, mais je ne peux pas », dit-elle.

C'est alors que j'ai compris.

« Tu ne dois pas être faible. Tu dois être forte », dis-je.

Elle a tendu le bras et pris ma main avec une vigueur que je n'avais jamais ressentie auparavant. Elle l'a tenue dans d'étranges tourbillons de lumière et nous sommes restés ainsi presque toute la nuit, à regarder les couleurs défiler devant la fenêtre.

Ici, le soir dans les Nilgiri, il n'y a ni lumière ni bruit. C'est un lieu où les chiens ne hurlent pas, les bébés ne

pleurent pas, les gens ne parlent pas. Sur les terrasses des versants, j'ai remarqué que sous chaque théier, le silence est de nature différente.

« Où est Meera ? je demande à Venu le lendemain matin.

— Ils sont rentrés très tard. Madame a dit qu'elle avait mal à la tête. Elle dort. »

Je continue mon casse-tête. C'est un jeu de billes placées dans une série de cases. Il s'agit d'identifier le nombre et la couleur des billes qui se trouvent dans chaque case, mais je n'arrive même pas à compter le nombre de couleurs qu'il est censé y avoir. J'abandonne.

Il s'est mis à pleuvoir. Pas les violents orages que nous attendions, mais quelque chose de maigrelet et de poussif. Les versants ont perdu toute couleur. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des plaques d'antracite prêtes à dévaler au fond des plaines humides.

Venu tousse : une toux irrégulière, aiguë, vigoureuse. Hormis le souffle de la bruine, il n'y a aucun autre bruit dans le pavillon.

Meera ne quitte pas sa chambre de la journée.

L'écran de télévision ne présente ici qu'un nuancier de couleurs allant du bleu au gris. On m'a expliqué que c'était dû à l'altitude et à la façon dont les câbles étaient posés, mais je n'ai pas essayé de comprendre ce raisonnement. Alors, qu'il s'agisse d'une série en soirée, des informations ou d'un programme musical, les

participants ont toujours l'air déprimés ou de malades en phase terminale.

Meera continue de m'éviter. Il ne fait aucun doute que mon acte insensé l'a effrayée et contrariée. Il faut que je ramène les choses à leur état antérieur, peu importe ce que cela implique. Il n'y a pas d'autre façon de vivre ici pour nous. Je vais la supplier de me pardonner et elle aura pitié de moi. Vikram n'aura pas besoin de savoir quoi que ce soit.

Je suis un imbécile : un vieil et odieux imbécile.

Meera n'est nulle part. J'étais seul au petit déjeuner, avec Venu qui était exagérément poli, comme s'il se moquait de ma présence. Selon lui, une amie est venue la chercher, mais je suis sûr que c'est une histoire à dormir debout. Depuis le petit matin, je suis à l'affût et je n'ai entendu aucune voiture dehors.

Je vais dans leur chambre et je regarde partout : aucun indice. Son sac à main marron se trouve sur la coiffeuse, mais elle aurait pu en prendre un autre, je présume. J'ouvre la porte de l'armoire et je regarde, ébahi, l'amas de chaussures. Je m'accroupis pour prendre une chaussure à talon – une rosette soyeuse pendouille de la bride. Où précisément serait positionnée cette rosette sur sa jambe ? Autour de la cheville ou peut-être quelque part plus haut. Je tripote la rosette, à deux mains je m'attaque au nœud, tripotant et tirant, mais impossible de le défaire. J'enfonçe mes ongles dans le tissu. Je l'attaque avec mes dents, recrachant les fibres brillantes qui me collent à la langue. Ça paraît ridicule que je ne puisse rien faire de ce nœud. À la fin, je m'épuise et je laisse retomber la chaussure dans l'armoire.

J'entends le bruit d'une lame heurtant une planche dans la cuisine et je le suis, parce que je ne peux pas être seul. Venu est assis sur le sol, en train d'ôter les yeux des pommes de terre. On dirait que Venu est tout le temps là, ça ne me frappe que maintenant. Depuis mon arrivée, il n'a apparemment pris aucun congé, n'a rendu visite à aucun parent, pas plus qu'il n'est allé s'offrir du bon temps. Je veux lui demander quelque chose sur sa vie, mais son regard dégage une telle réticence; un regard qui dit que savoir une chose aussi monstrueuse ne lui donne plus envie de vivre. Je fais demi-tour et je sors de la cuisine.

Dans le placard du salon, il y a une bouteille de whisky étranger presque pleine. On voit ça dans les films. L'homme confronté à une crise entre à grands pas dans une pièce, il tire la bouteille à lui, en défait le bouchon et le jette par-dessus son épaule; le simple glouglou du liquide dans le verre est rassurant; on sait qu'il va bientôt se sentir mieux; il l'ingurgite en une gorgée; ses yeux redeviennent clairs; il recommence. On ne vous dit pas que vous allez avoir mal à la tête avant même votre seconde gorgée, que son odeur va vous faire pleurer, que la chose qui vous effraie va sauter de votre cœur dans votre tête.

« Sans soda, *appa*. Jamais avec du soda. Avec de la glace, très bien. Si nécessaire », me dit une fois Vikram.

Donc malgré moi, je commence à boire le whisky tel quel, sans soda ni glace. C'est ce que voudrait Vikram.

Quand Meera rentre à la maison, je suis toujours dans le salon.

Elle allume et commence :

« Vous m'avez fait un choc. Pourquoi restez-vous assis dans le noir ? »

Ce sont les premiers mots qu'elle m'adresse depuis des jours. Je me tire du canapé, remettant de l'ordre dans les phrases que j'ai préparées, la chose qui doit être dite.

Comme si elle avait deviné que ce que j'allais lui dire ne lui plairait pas, elle s'en va.

« Attends, s'il te plaît, attends », dis-je.

Ses yeux s'arrêtent sur le verre posé par terre.

« Vous avez bu ? »

— Je pensais, à toi.

— Vous avez une voix bizarre. Vous êtes ivre ?

— Non, je suis désolé.

— Quoi ? »

J'avance, seulement mes jambes sont tellement flageolantes que je tombe à genoux, m'agrippant au côté du fauteuil pour me tenir. Je n'ose pas la regarder, elle, alors je regarde dans sa direction et là je vois un tourbillon de livres et de coussins et de cuir et de bois et le sol. Je commence à parler.

« Je ne veux pas que tu te méprennes, à propos de ce qui s'est passé, qui était une erreur, un malentendu vois-tu, mais je suis vraiment désolé, je n'ai jamais voulu te contrarier ou te blesser alors que tu as été si gentille avec moi, d'une gentillesse, je ne peux pas expliquer.

— *Appa*, arrêtez.

— Non, s'il te plaît, il faut que tu comprennes parce que je crois que tu ne comprends pas du tout ma situation. »

J'arrête de parler car je suis saisi de nausées.

Sa voix est un murmure :

« Ne faites pas cela. Je ne sais pas ce que vous voulez de moi. »

J'aimerais qu'elle comprenne que je fais cela pour y mettre fin ; pour l'assurer que cela ne se reproduira plus jamais ; que nos vies vont reprendre leur aimable cours, dont l'un et l'autre nous sommes tellement dépendants. Elle n'a pas l'air de comprendre, il faut donc que je fasse un dernier effort pour clarifier les choses. Il faut que je mette fin à cette confusion.

Je pense me mettre debout, mais au lieu de cela je m'approche d'elle sur les mains et les genoux, passant du tapis moelleux au dur parquet sur lequel elle se tient. Je m'étire, mais je glisse. Me voici à plat ventre par terre à présent et j'étends les mains pour toucher ses chevilles.

« Meera », dis-je.

Je lève les yeux.

Dans ses yeux, se lit la pitié qui accompagne l'épouvante. Elle se met à sangloter, de profonds spasmes qui m'effraient. Je pose mon front sur le sol et je la supplie de m'écouter. De ses pieds monte la fraîcheur des collines et je sais qu'elle va les dégager d'un moment à l'autre.

Je sais ce que je dis, mais je ne suis pas certain qu'elle m'entende. Ses sanglots sont trop forts, les lumières sont trop vives, la journée est trop avancée. Il faut que je remonte dans le temps et je suis prêt à continuer à lui expliquer jusqu'à ce que j'aie fait amende honorable.

Je recommence au moment où il y a des bruits de pas sur la véranda, étouffant les mots dans ma bouche. La porte s'ouvre avec fracas. Je tourne la tête et vois Vikram dans l'embrasure de la porte, ses proportions sont toutes fausses, la tête si loin, la poitrine si large, les

jambes interminables. Dans ma vision brouillée, je vois alors qu'il n'est pas seul. Derrière lui se tient le neveu des Sisodia, la tête penchée de côté, comme s'il détournait le regard.

D'épais bancs de brouillard encerclent le pavillon depuis quelques jours. Hier, je ne voyais même pas la clôture depuis ma fenêtre. Aujourd'hui ce n'est guère mieux. Les bancs ont les mêmes nuances de bleu et de gris que la télé.

J'essaie un nouveau casse-tête. Dans celui-ci, il s'agit de classer des cercles, chacun portant un chiffre en son centre, de sorte qu'appliquer une formule donnée à l'ensemble livre un nombre spécifique. Il est plus difficile que je ne le pensais.

J'entends les pas de Venu. Ils sont accompagnés du tremblement d'une tasse sur une soucoupe. Étrange qu'il soit si fort, ce cliquetis, et curieusement lent, comme s'il avait quelque chose à annoncer. Même s'il n'y a que quelques pas entre la cuisine et l'endroit où je suis assis, ce son se prolonge, le tintement de la porcelaine. Je reconnais que j'attends que la tasse tombe, se fracasse en mille morceaux. Puis je vois Venu et il pose la tasse et la soucoupe devant moi.

« Monsieur a téléphoné. Ils vont rester encore quelques jours là-bas. Ils reviendront peut-être la semaine prochaine, peut-être plus tard.

— Je vois.

— Du thé, monsieur ? »

Je regarde la vapeur s'échapper de la tasse posée sur la table.

« Non, pas pour moi. Plus de thé. »